**« Croire est nécessaire, mais il est plus important d'interroger ce qu'on croit. »**

**Fr. Lenoir** en dialogue avec **Julia Kristeva**

Analyste, essayiste et romancière, Julia Kristeva est l'une des rares figures de l'intelligentsia française reconnue dans le monde entier. Docteur honoris causa de huit universités, dont Harvard et Sofia, cette figure dominante de la psychanalyse doit sa singularité à une pensée qui associe la philosophie, la linguistique, la sémantique, la recherche esthétique et littéraire à l'anthropologie. Née en Bulgarie, elle est arrivée à Paris dans les années 1960 et rejoint le groupe Tel Quel avec Roland Barthes, Michel Foucault, Marcelin Pleynet et Philippe Sollers, qui deviendra son mari. Cosmopolite et nomade, c'est en humaniste qu'elle embrasse les questions du temps...

**Vous êtes psychanalyste et vous avez choisi d’intituler votre nouveau livre Cet incroyable besoin de croire. On pense à Freud pour qui la foi est une illusion. Partagez-vous sa conviction ?**

Bien sûr ! En homme des Lumières, Freud débusque les logiques qui génèrent ces illusions pour les démanteler. Tâche quasi impossible, avoue-t-il : comme celle d'assécher le Zuyderzee ! En même temps, il ne cesse d'interpréter ce besoin religieux qui ne saurait être « remplacé », mais seulement « sublimé ». Plus encore, le dispositif de la cure psychanalytique intègre le besoin de croire, mais pour mieux l'élucider, l'alléger, le transformer. La psychanalyse est fondée sur le transfert et le contre-transfert : ils déplacent entre les deux protagonistes cette « attente croyante » (dit Freud) qui lie l'enfant à ses parents, cet « investissement », cette « identification » antérieurs aux désirs et aux amours, que nous reconnaissons au fondement de la vie psychique. « Credo » veut dire j'investis ma force vitale, en attente de récompense. La même racine donne croyance et créance (je crois et je fais crédit). Je ne suis pas spécialiste des religions. Je me suis intéressée, dans ce livre, aux manifestations préreligieuses et prépolitiques de cette dynamique psychique, préalables à l'acquisition de la parole et de la pensée. Certaines difficultés de vivre, de penser et de mener une vie sociale se rattachent aux carences ou au démantèlement de la possibilité de croire. Ainsi, en insistant sur les seules causes politiques et sociales des « révoltes des banlieues », on oublie que l'adolescent est un croyant en quête de reconnaissance et d'idéal. S'il ne les trouve pas, il se transforme en nihiliste, casseur ou autodestructeur (toxicomane, anorexique, etc.). Ces variantes du mal-être remontent à l'éclatement de la famille incapable d'offrir les premiers étayages dans la vie psychique, qui consistent à reconnaître un être humain comme digne d'attention et d'amour : à croire en lui, à l'aider à croire en quelqu'un ou en quelque chose. En l'absence de rites d'initiation qui structurent les adolescents dans d'autres sociétés, il paraît urgent de réhabiliter ce besoin préreligieux de croire.

**Le croire religieux fondé sur l'idée d'une transcendance est-il constructif pour l'individu ou une illusion dangereuse à dépasser ?**

J'insiste sur le besoin de croire parce que les modernes sont portés à le dénier, mais bien sûr, il n'épuise pas la complexité de l'appareil psychique. Le désir de savoir le relaie, et c'est en voulant savoir pourquoi il croit et ce qu'il croit que l'homo sapiens, qui est un homo religiosis, devient un homo politicus et un homo economicus - pour le meilleur et pour le pire. Les religions ont reconnu la nécessité du besoin de croire et ont créé des institutions et des systèmes de croyances, à leur tour devenus des dogmes, souvent fanatiques, qui résistent à l'épreuve du temps non seulement parce qu'ils proposent des illusions consolatrices et compensatrices aux angoisses des individus, mais aussi parce qu'ils traduisent des réalités sinon des vérités anthropologiques. Le fantasme d'immortalité colmate l'angoisse de mort ; le culte du Dieu-Père règle l'interdit de l'inceste et les rivalités des frères ; l'élection biblique construit le sujet dans l'homme ; l'incarnation évangélique confirme la singularité incommensurable de chacun, et ouvre à l'infini ses possibilités symboliques sublimatoires ; le mythe de la Vierge, dans lequel on a dénoncé un déni du corps féminin, est néanmoins un puissant appel aux capacités symboliques des femmes. Mon approche athéiste n'est pas nihiliste mais plutôt immanentiste : elle consiste à s'approcher des dogmes, y compris dans ce qui paraît être de l'ordre du fantasme, pour tenter d'en saisir le bénéfice psychique tout autant que le possible dépassement.

**Qu'en est-il vous concernant ? Avez-vous reçu une éducation religieuse ?**

Je suis née en Bulgarie, un carrefour de l'Europe où le croisement et le mélange des traditions religieuses m'a transmis un double héritage. Mon père a fait des études au séminaire orthodoxe, puis à la faculté de théologie, et enfin en médecine. Il n'a pas cessé de cultiver une foi fervente, a baptisé ses deux filles. Il était aussi un excellent chanteur dans son église à Sofia. Enfants, il nous emmenait communier, ma sœur et moi, très tôt le matin : c'était mal vu dans un pays communiste. Il m'a inscrite à l'école maternelle des dominicaines qui nous apprenaient aussi bien le Notre-Père que la Marseillaise, La Fontaine ou Molière. Je ne me souviens d'aucun prosélytisme ! Mais les religieuses, accusées d'espionnage, ont été chassées. Je suis donc allée à l'école laïque. Je me suis bien vite révoltée contre les idées de mon père, qui a eu la délicatesse de ne pas empiéter sur l'éducation donnée par l'école. Sa foi, qui était aussi une résistance au communisme, s'exprimait plus aisément dans son culte de la littérature : il commentait à table son auteur préféré, Dostoïevski, qui exaltait la « volupté de la souffrance ». Tout en s'insurgeant contre la guillotine. Non, aucune complaisance avec la torture, mais un approfondissement de la jouissance sadomasochiste que je devais retrouver autrement chez Sade ou Genet, et qui m'a frappée comme un trait spécifique de la foi orthodoxe. Séduisant, forcément. Mais qui n'admet ni critique ni discussion, rien que le pathos de la destruction. D'une autre façon, l'expérience mystique chez Thérèse d'Avila par exemple, me conduit dans ces subtiles « demeures » du château intérieur qui semblent frayer la voie à la métapsychologie de Freud.

**Il est vrai que le christianisme accorde une place importante à la souffrance...**

Certes, mais la joie est là, au cœur de la souffrance. Ses crises épileptiques n'empêchaient pas Thérèse d'Avila d'exulter et de clamer ses jouissances sensuelles, tout en se disant « effrayée » par les mortifications et l'ascétisme excessif de son ami Jean de la Croix. Que nous dit le catholicisme social, sinon que la pauvreté n'est pas un vice, mais peut et doit être reconnue et traversée dans la joie de sa vulnérabilité ? La même que j'essaie de faire respecter par mon engagement pour les personnes en situation de handicap : ce ne sont pas que de pauvres malheureux. Leur épanouissement dans le dépassement au quotidien élargit dans une extrême dignité les limites de l'humain. Ce christianisme qui sait tutoyer la douleur sans misérabilisme m'a impressionnée chez Jean Paul II, que j'ai rencontré à Sofia en 2002. Ce pape qui ne cachait pas sa souffrance avait appris le bulgare pour louer les capacités des humains à renaître par l'écriture : la Sainte Ecriture, bien sûr, mais aussi l'écriture que les deux moines Cyrille et Méthode avaient inventée pour les Slaves.

**Vous parliez d'un double héritage. Qu'en était-il de votre mère ?**

Ma grand-mère maternelle disait que ses ancêtres se réclamaient de Sabbataï Zévi. J'ai appris bien plus tard qu'il s'agissait d'un célèbre mystique juif des Balkans qui se prenait pour le Messie. Cet « atavisme » s'est résorbé dans la famille peu pratiquante. Ma mère n'était pas croyante et soutenait les thèses de Darwin, alors que papa essayait de placer quelques phrases sur Jésus. Passionnée de mathématiques et de physique nucléaire, j'étais de son côté à elle : scientifiquement, la Résurrection me paraissait un mythe insoutenable. Pour l'analyste, il n'y a d'autre renaissance que la sublimation. Je la repère chez Proust, lorsqu'il précise que l'écriture induit « des sensations qui ne sont pas sous l'emprise des sens ». Plus de dualité métaphysique chair/esprit ? A l'interface du langage et du corps, un entrelacs de mots et de perceptions, l'esprit faisant vibrer les sens et vice-versa : une sorte d'incarnation ? Dionysos ou le Ressuscité ? Ces expériences hyperboliques confèrent la certitude d'être. Elles mobilisent une dynamique risquée de la vie psychique où le langage est en prise sur le corps et le régénère ou l'abîme. Et cela se passe ici et maintenant, pas dans l'éternité. Non, je ne refuse pas la dimension temporelle qui suspend à la verticale la course du temps linéaire, puisque je la reconnais dans cette expérience hors-temps. Et dans « l'éternité » concrète du « genre humain » qui hérite, ou non, de ces pratiques. Mais je ne pense pas que le corps subsiste dans une quelconque dimension, au-delà de la mort du vivant.

**Des milliards de croyants postulent la survivance de l'esprit plutôt que celle des corps...**

Revenons à cette « consistance du sujet », comme disait Jean-Marie Lustiger, que le christianisme a repris de l'élection biblique, et développée doublement : en l'amplifiant par l'incarnation, et en esquissant la mort de Dieu préalable à la Résurrection. Avec l'incarnation, et contrairement aux « milliards de croyants », le christianisme a fait un pas extraordinaire vers la sortie des religions. Rien à voir avec la « sortie » qui a sévi dans la foulée d'une interprétation réductrice des Lumières, dans la Terreur et la persécution des croyants. Scandale pour les Juifs, folie pour les païens, comme dit l'apôtre Paul, l'incarnation est aussi un pas important vers l'humanisme. A partir de cette subjectivation de l'esprit dans un corps parlant (Père-Fils-Saint-Esprit : délices de la Trinité !), l'incarnation amorce une coupure possible avec la transcendance. La singularité humaine peut - à l'infini - atteindre l'infini ici bas : Je est l'Autre, Je est l'infini en route. Et comme si cela ne suffisait pas, la kénose (l'anéantissement de Jésus à Pâques) concernerait aussi le Père ? Peut-être ? Elle introduirait le néant dans l'humain et dans le divin ? J'y verrais pour ma part une invitation à composer avec le non-sens, ainsi qu'avec la violence de la pulsion de mort, qui sous-tendent les prétendues aspirations à la fraternité universelle, et que la maîtrise surmoïque, inhérente aux monothéismes, refoule ou renvoie en enfer. Autant d'aménagements qui n'ont jamais empêché les religions - au contraire - de se dresser les unes contre les autres.

**Vous vous situez donc dans un humanisme athée qui intègrerait sans le nier l'héritage religieux de la modernité ?**

Je me considère comme une humaniste, mais je sais que l'humanisme est aujourd'hui en « stand by » sinon en stagnation, et ne peut se développer que s'il reconnaît sa dette à ses sources grecques, juives et chrétiennes. Plus que jamais, la réévaluation des valeurs qu'envisageait Nietzsche est à faire. Croire est nécessaire, mais il est plus important encore d'interroger ce qu'on croit. Yahvé dit à Moïse : « Je suis qui je suis » (Ex 3, 14). Incarnation oblige, Jésus s'approprie le divin et le met en mouvement en explicitant la subjectivation et l'histoire : « Avant qu'Abraham ne soit, je suis » (Jn 8, 58). Il affirme une nouvelle subjectivité qui précède et qui excède la lignée (Abraham, l'engendrement, Eros et Thanatos), puisque chaque être singulier incarne - par la foi chrétienne - l'infinie potentialité du langage, sa créativité. Quant à ce qui est convenu d'appeler la « révolution freudienne », la subjectivité qu'elle annonce semble opérer une scansion dans la double séquence qui la précède : « Là où C'était, Je dois advenir », dit le « credo » de Freud. Il ne récuse pas le Ça (le corps abrahamique, le mien, celui des ancêtres et leur histoire), comme on a pu tenter de le faire ; mais il tente de l'assumer en y introduisant l'infinie interrogation du Je, avec son besoin de croire et son désir de savoir. La psychanalyse se dessine dès lors comme un humanisme d'un type nouveau qui, sans négliger les avancées de la biologie et de la technique, n'ignore pas les mémoires subjectives qui l'ont rendue possible, bien qu'elle s'en soit séparée. Un héritage que nous avons obligation de continuer à développer.

**Bibliographie choisie**

• Cet incroyable besoin de croire (Bayard, 2007).

• Seule, une femme (L'aube, 2007).

• Handicap, le temps des engagements (PUF, 2006).

• La Haine et le pardon (Fayard, 2005).

• Meurtre à Byzance (roman, Fayard, 2004).

• Le Génie féminin : Hannah Arendt, Mélanie Klein, Colette (Folio, 2003).

• Le Temps sensible (Gallimard, 1994).

• La Révolution du langage poétique (Points Seuil, 1985).